

VESTIGES DE PHONÉTIQUE IBÉRIENNE EN TERRITOIRE ROMAN.

I.

Malgré le livre remarquable publié récemment par M. Edouard Philipon, nous persisterons ici à adopter sur la *Question ibérienne* les idées de Guillaume de Humboldt, telles qu'elles ont été plus tard précisées par Achille Luchaire. Les Basques actuels restent pour nous les descendants des anciens Ibères et nous croyons qu'au temps de la conquête romaine, les Aquitains de Gaule étaient étroitement apparentés aux populations du nord de l'Espagne.¹ Si avec M. Paul

¹L'ouvrage de G. de Humboldt date de 1821: *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelt der vaskischen Sprache*. Achille Luchaire, mort en 1908, professeur à la Sorbonne où il avait, en 1889, succédé à Fustel de Coulanges dans la chaire d'Histoire du Moyen-Age, s'était, tout au début de sa carrière, occupé des Basques et des Ibères. Professeur au lycée de Pau en 1869 (il était né en 1846), puis au lycée de Bordeaux jusqu'en 1879, il avait présenté en 1877 pour sa thèse latine le travail intitulé: *De lingua aquitanica* qui parut la même année, après avoir été traduit et quelque peu développé, sous le titre: *Les Origines linguistiques de l'Aquitaine*. Pau, 1877. Tout l'essentiel de ce travail se retrouve dans: *Etudes sur les Idiomes pyrénéens de la région française*. Paris, 1879. M. Ed. Philipon, ancien élève de l'Ecole des Chartes, ancien député de l'Ain, aujourd'hui magistrat, soutient dans son livre sur *Les Ibères*, Paris, 1909, que les Basques n'ont rien de commun, ni avec les Aquitains de Gaule ni avec les Ibères espagnols; d'après lui, ces derniers seraient des indo-européens venus d'Asie dans la Péninsule. Cette thèse ingénieusement défendue ne semble pas avoir gagné beaucoup de partisans et N. Camille Jullian, professeur au Collège de France écrivait dans la *Revue Bleue*, à la date du 25 janvier 1913: „Si le basque vit encore c'est par ce qu'il a été pendant des siècles une langue nationale, celle d'un petit Etat de montagne qui avait su garder son autonomie entre les grands royaumes de France et d'Espagne et plutôt encore, c'est par ce qu'il a été la langue d'un puissant empire, celui des Ibères pyrénéens“ (p. 100) et plus loin (p. 101): „Je n'arrive pas à me rendre compte de, ce que pouvait être, il y a 3000 ans une race ibérique, mais . . . quand j'appelle les

Revue basque. Vol. VII, 4.

Meyer et avec Gaston Paris, nous admettons que le basque „n'a été introduit qu'assez tard sur le territoire français, à la suite des invasions répétées des Vascons d'Espagne en Novempopulanie et, notamment après leur terrible incursion de 587“¹ il n'en reste pas moins acquis pour nous, qu'en France et en Espagne, dans les régions romanes avoisinant le Pays basque, c'est-à-dire en Béarn et en Bigorre d'une part, dans le Haut-Aragon d'autre part, on a parlé autrefois sinon le moderne euskara, du moins un langage appartenant à la même famille.

Cette vieille langue ibérienne a été supplantée par le latin; elle n'a pas disparu toutefois sans laisser de traces, et on en retrouve beaucoup dans les noms de lieux. Luchaire a montré que, par exemple, dans les trois grandes vallées béarnaises de Barétous, d'Aspe et d'Ossau, les noms donnés aujourd'hui aux villages et aux

Ibères le peuple qui fonda un vaste empire sur les bords de l'Ebre et des deux côtés des Pyrénées, tout le monde comprend ce que je veux dire et je ne trompe personne ni sur ma pensée ni sur la réalité des faits.“

¹Luchaire aurait volontiers considéré le basque français comme un vestige de l'ancienne langue aquitannique et il s'établit à ce sujet entre lui et M. Paul Meyer une vive polémique (cp. *Romania*, Janvier 1878 p. 162 et *Revue de Gascogne*, Mars 1878 p. 127). M. F. Brunot, professeur à la Sorbonne, ayant de nouveau exprimé une idée pareille à celle de Luchaire, Gaston Paris écrit à ce propos: „M. Brunot proteste vivement contre l'opinion qui veut que le basque ait été réimporté dans son domaine actuel par des Vascons venus d'Espagne . . . L'idée qu'il combat n'est nullement née dans l'imagination des philologues (auxquels il est bien indifférent que la latinisation ait rencontré une barrière au sud ou au nord des Pyrénées), elle s'appuie sur des faits historiques et linguistiques que l'auteur, je le crains, n'a pas examinés d'assez près. (Voir *Mélanges de littérat. française au moyen-âge* l'partie, p. 181 note, Paris 1909.) Les anciens historiens ont toujours attribué aux Vascons l'introduction du basque sur le versant français. Pierre de Marca est sur ce point très explicite: „Il est croyable que pous assurer leur retraite ils se rendirent maîtres des racines des montagnes et des vallées qui regardent la France, dont les peuples conservent encore la langue des Vascons espagnols; c'est à sçavoir de la vallée et vicomté de Labour, des vallées de Bastan et de Basse-Navarre et de la Soule, ayant démembré une portion des cités d'Acqs, d'Oloron et de Baione ou Labour d'où ces vallées dependent“ (Hist. de Béarn., Paris 1639; Liv. I, Ch. XXIV), et: „ . . . l'obéissance fut rendue au roi Théodoric par les Vascons et le pais qu'ils avaient envahi dans la Novempopulanie demeura en leur pouvoir; l'ancienne langue des Vascons qui s'y est conservée rendant tesmoignage de ce traité“ (ib. Liv. I, Ch. VI). Oïhenart, le contemporain et l'ami de Marca dit en latin, mais plus brièvement, à peu près la même chose. Cp. *Notitia utriusque Vasconiae*, 2^e Ed., Paris 1656, p. 386.

montagnes, aux rochers et aux torrents, trouvaient presque toujours dans le basque leur explication. Pour la région espagnole, il n'existe pas de travail comparable à celui de Luchaire, mais ce dernier déclare lui-même, peut-être avec quelque exagération, que sur les deux versants pyrénéens, la similitude des noms géographiques est bien près de l'identité complète.¹

A côté des nombreux vestiges ibériens que l'on retrouve dans la toponymie, il y en a quelques-uns, mais en nombre très réduit, dans la langue actuelle des populations pyrénéennes. Après la conquête romaine, elles durent vraisemblablement continuer à se servir de bien des expressions appartenant à la langue qu'elles avaient parlée jusque là. Sans doute le nombre de ces expressions diminua bientôt, cependant on trouve encore aujourd'hui dans les montagnes du Béarn et de l'Aragon quelques mots d'usage courant, dont la parenté avec les mots euskariens correspondants semble incontestable. A ceux que l'on a cités, oserai-je ajouter le béarnais *agor* signifiant „automne“, que je retrouve sur le versant espagnol, à Plan, à Benasque

¹„Cette parenté nous paraît tellement évidente et, en particulier, la similitude des noms géographiques de l'un et de l'autre versant pyrénéen est si près de l'identité complète que nous verrions volontiers dans les Aquitains une simple tribu avancée de la nation ibérienne de la Tarraconaise plutôt qu'un rameau distinct et indépendant, rattaché, de plus ou moins loin, à cette même famille.“ *Idiom. pyr.* p. 33. Dans ce passage, Luchaire n'avait probablement en vue sur le versant espagnol que les pays de langue basque. Dans les pays romans, on peut sans doute rapprocher un certain nombre de noms de lieux de ceux du versant français, mais on ne saurait parler d'identité complète. En regard de *Benasque*, le nom de la vallée bien connue, peut-être peut-on mettre le *Behasque* des environs de St. Palais. La vallée supérieure de la Noguera Pallaresa prend le nom, à partir d'Escaló, de vallée d'*Aneu* et il existe une montagne d'*Aneu* appartenant au Bas-Ossau. Dans la haute vallée du Cinca, le mot de *Garona* désigne plusieurs rivières. Il y a la *Garona* de la Gorge d'Escuain et la *Garona de los Molinos*, qui rejoint le Cinca à Badain. Le nom de *Gabás* est assez fréquent. J'en relève un près d'Esterrí d'*Aneu*, un autre près de Castejón-de-Sos, un troisième au delà de Jaca, dans la Sierra de la Peña. Il y a aussi le Barranco *Gabás* et la Punta *Gabás*. Parmi les éléments communs au vocabulaire géographique du pays basque et à celui du versant français des Pyrénées, Luchaire cite les noms de *aran* (vallée) et de *malh* (rocher). Nous avons sur le versant espagnol *San Estéban del Malh*, près de Roda et les *Mallos de Riglos*, de la vallée du Gállego. Sans parler du Val d'*Aran*, qui est en réalité une vallée gasconne, on trouve une *Punta Arán* dominant le Rio Yesa et il y a à Fanlo une montagne de *Bazarán* dont il faut rapprocher *Basarán*, village, dont l'église dépendait de celle de Jaca.

et à Castejón-de-Sos, sous la forme *agüerro*? Il n'y a rien dans le latin qui puisse expliquer *agor* (*agüerro*), et l'on ne peut s'empêcher de songer à l'adjectif basque *agor* qui a le sens de sec et de remarquer en outre que *agor* est employé pour désigner le mois de *septembre* en biscayen et en guipuzcoan et que le nom du mois d'août est *agorril* dans le Laboura, dans la Basse-Navarre, dans la Haute-Navarre et dans la vallée de Roncal. Les formes basques et romanes que nous venons de citer pouvaient ne pas avoir autrefois la signification précise qu'elles ont aujourd'hui, et désigner simplement l'époque de l'année où la sécheresse commence à se faire sentir.

En apprenant le latin, les Ibères des Pyrénées durent sans doute prononcer à leur façon la langue de leurs vainqueurs. Comme il arrive en pareil cas, ils assimilaient aux sons de leur propre langue les sons latins qui n'en étaient pas trop éloignés et ne réussissaient probablement qu'à rendre d'une façon imparfaite les sons qui pouvaient être pour eux tout à fait nouveaux; ils donnaient à l'ensemble de la phrase une intonation différente et inconsciemment, faisaient subir à toute la matière phonétique les changements auxquels les prédisposaient leurs habitudes séculaires de prononciation. C'est dans cette prononciation nouvelle du latin transplanté dans les Pyrénées que l'on peut, légitimement, chercher les causes de quelques-unes des transformations qu'il devait y subir plus tard. Mais quelle fut au juste l'influence des langues indigènes sur les parlers actuels des montagnards béarnais et aragonais? On voit de reste pourquoi il est si difficile de répondre à pareille question et, dans le livre qu'il a consacré à des recherches de ce genre, M. Mohl condamnait d'avance toute tentative qui serait faite pour retrouver dans la phonétique actuelle des traces de prononciation indigène.¹Néanmoins, Luchaire a soutenu que les particularités qui distinguent le gascon des variétés dialectales avoisinantes étaient dues à l'influence de la langue parlée autrefois par les Aquitains. Après lui, l'un des maîtres les plus estimés de la philologie romane, M. Antoine Thomas, dans une note lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur la formation

¹*Introduction à la chronologie du latin vulgaire.* Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, fasc.122 § 30. Paris 1899.

du nom du pays de „Comminges“¹ n'hésitait pas à recourir à la phonétique basque pour essayer de résoudre les difficultés que lui paraissait présenter le développement de l'ancien nom de *Convenicum*. Au risque de m'égarer, je voudrais, à mon tour, montrer dans cet article, que le traitement vraiment extraordinaire, subi en certaines régions du Béarn et de l'Aragon par les consonnes *p*, *t*, *k* intervocaliques d'une part, par les mêmes consonnes venant après une liquide d'autre part, pourrait être considéré comme un vestige de l'ancienne prononciation des Ibères établis sur les deux versants des Pyrénées, puisque ces consonnes semblent avoir été traitées en basque d'une façon à peu près identique.

II.

Au lieu du béarnais commun *abelha* APICULA^v, *escuba* SCOPA, *abriü* APRILIS, *aübri**OPERIRE on trouve dans les montagnes d'Oloron : *apelha*, *escupa*, *apriü*, *aüpri*,² formes dans lesquelles le *p* latin a été conservé au lieu d'être passé à la sonore correspondante, comme dans tous les autres dialectes de cette partie de la Romania. Sur le versant, espagnol, on entend de même *capeza*, *napo*, *lupo*, *liepre* au lieu de *cabeza* *CAPITIA, *nabo* NAPUS, *lobo* LUPUS, *liebre* LE-PÖREM. Le latin CAPRA est devenu *craba* dans le Haut-Aragon comme en Béarn, mais il est resté *crapa* sur un territoire qui comprend les deux versants des Pyrénées et que nous délimiterons tout à l'heure avec précision.

Le sort de *t* intervocalique a été le même que celui de *p*.

¹Note lue à l'Académie le 18 juin 1866, réimprimée la même année dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, et en 1897, dans les *Essais de Philologie française*. Paris 1897, pp. 1 ss.

²*u* sera pour nous, comme en espagnol, l'équivalent de *ou* français. Dans certaines régions, à Arette et à Lourdios par exemple, il correspond presque à l'*o* fermé du français. Dans le voisinage d'une voyelle *ü* est consonnant, ne formant avec la voyelle qu'une seule syllabe.

a représente l'*a* final atone du latin. C'est une voyelle neutre dont le son varie entre *a* presque pur, *o* fermé et *e* muet du français. Son évolution a été esquissée par Jean Passy dans *L'Origine des Ossalois*, Paris 1904. Voir §§ 28, 34 et surtout 141 et suiv. Au lieu de *escuba*, les félibres de l'Ecole Gaston Phébus écriraient *escoube*. A Pau, on prononce *escubo*, dans la Montagne, très souvent *escuba*, à Sauveterre et à Orthez. *escuba* (presque *e* allemand de *gabe*), vers les Landes, *escubə* (presque *e* français de *me* et *je*).

Suivant la région, on entend en Béarn *hađa* ou *hađa* FATA, *madü* ou *matü* MATURUS,¹ *Nadau* ou *Natau* NATALIS. Dans le Haut-Aragon, comme en Béarn, on dit, ici *crída*, là *critá*, ici *cadiera*, là *catiera*. Au béarnais *herradađ* (*herratađ*) ou bien *huradađ* (*huratađ*) correspond l'aragonais *ferrada* (*ferrata*) et *foradađ* (*foratađ*).² Dans les vallées aragonaises où le *t* a été conservé, on a, au participe passé masculin *plagato*, *chelato* au lieu de *plagaü* (cast. *llagado*), *chelaü* (cast. *helado*). Comparez encore: *ito*, *tenito*, *tormato*, *trobato*, *puyato*, *baixato*.³ Les Béarnais d'Aspe et de Barétous disent au féminin: *itađ*, *rustitađ*, *vadiütađ*, *turnatađ*, *trubatađ*, *guardatađ*, ils conservent le *t* dans les dérivés comme *pescatü*, *caçatü*, *herratü*, *rasatü* on comme *buritè*, *paxetè*, *lavatè*, *ligatè*, *picatè*, *mardjatèra*, *curretèra*, *hiçatüira*, *crematüira*, *lavatüira* (en Aspe *lavaturađ*).

Voici maintenant quelques exemples de la conservation de *k* intervocalique. En Béarn: *sèga* à côté de *sècađ*, *arrumigađ* à côté de *arrumicađ*, *braguè* à côté de *braquè*. Comparez encore *aügán* ou *aücan*, *bügadađ* ou *bücatađ*, *seguí* ou *sequí*, *plegá* ou *plecá*. Dans le Haut-Aragon: *talega* ou *taleca*, *áliga* ou *álica* (castillan *águila*), *caixigo* ou *caixico* (portugais *quejigo*). Au béarnais *nuquèra* *NUCARIA correspond, dans la Montagne, l'aragonais *noquera*, qu'il faut comparer au catalan *noguera* (cast. *nogal*).

La conservation dans les Pyrénées de *p*, *t*, *k* intervocaliques surprend à ce point, qu'on est tenté de croire que ces consonnes étaient d'abord passées à *b*, *d*, *g*, comme elles l'ont fait dans les dialectes voisins, et que plus tard, elles sont accidentellement redevenues ce qu'elles étaient primitivement. Cependant, il n'est guère vraisemblable que nous soyons ainsi la dupe des apparences car on ne voit pas que dans des mots latins tels que FABA, CAUDA, PLAGA, *b*, *d*, *g* aient jamais cédé la place à *p*, *t*, *k* et partout, c'est toujours *faba* (*habađ*), *coda* et *plaga* que l'on rencontre.⁴

¹ *ü* représente le son de *l'u* français de *dur* ou de *l'ü* allemand de *für*.

² La *ferrada* est la cruche cerclée de fer (ou plutôt de cuivre), que est en usage dans toute cette région. Elle a la forme d'un tronc de cône. A Bielsa, on dit *forrata* pour *ferrata* et *frato* pour *forato* (béarnais *hurat*).

³ En aragonais *x* représentera une variété de *ch* français et nous adopterons le même signe pour le *ch* béarnais.

⁴ M. G. Baist, professeur de philologie romane à l'université de Fribourg-en-

Dans les mêmes vallées où *p, t, k* intervocaliques sont conservés, on n'est pas moins surpris de constater que ces consonnes s'adonciennent lorsqu'elles viennent après une liquide et, bien entendu, rien de semblable ne se produit en France ou en Espagne, dans les contrées romanes limitrophes. Au lieu de *“aute* ALTER, *“autá* ALTARE, *crumpá* COMPARARE, *blanca* BLANCA, *mentí* MENTĪRE, *plantá* PLANTARE on entend sur le versant français *aúde, aúdá, crumbá, blanga, mendí, plandá* et sur le versant espagnol: *aldo, bango, cambo, monde, sendir, undar*; au lieu de *alto, banco, campo, mode, sentir, untar*. Dans la seule vallée aragonaise où ce fait si intéressant se soit conservé, les diphtongues *ie* et *ue* de l'espagnol ont abouti à *ia (ua)*,¹ et l'on trouve *miande, fuande, suarde* pour *miente, fuente, suerte*. Ascoli avait relevé qu'à Naples, en Grèce et en Albanie *nt* aboutit aussi à *nd* et il attribuait ce changement au climat très chaud de ces régions,² mais dans les Pyrénées aux cimes neigeuses, il nous faut évidemment chercher une autre explication.

Nous prions maintenant le lecteur d'examiner la Carte que nous joignons à cet article. Nous avons recouvert de barres verticales le territoire où *p, t, k* intervocaliques ont, été conservés et de barres horizontales celui où ces consonnes se sont adoncées après *l, m, n* ou *r*. La région ainsi délimitée voisine avec le Pays basque (recouvert de *T*) et elle déborde sur le versant espagnol, depuis le Somport jusqu'où Port de Benasque. En France, l'aire à barres horizontales est la plus étendue: elle comprend les trois vallées d'Oloron (Ossau, Aspe et Barétous), une étroite bande de terre allant d'Arudy à Monein puis une zone, dont Nay semble être le point d'appui, et qui traverse, en amont de Pau, toute la vallée du grand Gave. En Espagne, au

Brigau, ne croit pas non plus à un retour à *p, t, k*. Parlant avec bienveillance des quelques notes que j'avais publiées sur les dialectes aragonais, il exprime l'avis que s'il y avait eu un pareil retour, on en trouverait également des exemples à l'initiale: „Romanisch am auffälligsten ist die Erhaltung intervokalischer Tenuis im östlichen Landstrich. Oder liegt hier Verschiebung der stimmhaften zur stimmlosen vor? Aber davon würde doch auch der Anlaut betroffen sein. (Volmüller's *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie* VI. I, 398.)“

¹Comp. *Bulletin Hispanique*, Tome VIII, p. 299.

²Ascoli, *Sprachwissenschaftliche Briefe*, Leipzig, p. 157, cité par P. Passy, *Etude sur les changements phonétiques*, Paris 1890, p. 249.

contraire, l'aire à barres verticales est prédominante: la haute vallée du Gállego (vallée de Tena) et tout le bassin supérieur du Cinca (Vallées de Broto, de Fanlo, de Bielsa) en font encore partie aujourd'hui.

Ce qui frappe aussitôt, c'est que, dans deux contrées très éloignées l'une de l'autre (n'oublions pas que nous sommes en un pays de hautes montagnes et de vallées profondes), les deux aires se superposent, c'est-à-dire que là où se croisent les barres verticales et les barres horizontales, *p*, *t*, *k* intervocaliques sont conservés et ces mêmes consonnes passent à *b*, *d*, *g*, lorsqu'elles sont appuyées à une liquide. Ce sont là, sans doute, deux particularités qui, autrefois, occupaient ensemble un domaine étendu, mais qui ne se trouvent plus actuellement réunies que sur deux points reculés de cet ancien domaine: en France, dans les deux vallées d'Aspe et de Barétous; en Espagne, dans les gorges de Fanlo et de Sercué. Là même, elles sont menacées de disparaître; aussi, allons-nous donner quelques exemples de leur emploi. Ils montreront que dans les Pyrénées centrales, il existe encore aujourd'hui un rapport étroit entre les parlers des deux versants. Je traduis dans le dialecte de Sauveterre les phrases recueillies plus haut dans la Montagne et je mets la version castillane en regard du texte aragonais. Pour la transcription des sons, je me conforme en général aux traditions orthographiques, me permettant toutefois de les régulariser ou de leur faire subir les modifications que je juge opportunes.¹

Arette-en-Barétous.

que's cunex a's wels, nu'üs pudets
pas aüprí.
et pex qu'ad a natá per tut,
en aïgá, en a sarta ie'n
vente.

Sauveterre.

que's cunex aüs welx, ne'üs pudet
pas urbi.
lu pex que deü nadá per tut, en
l'aïgá, en la padèra e en lu
vente.

¹En béarnais, au lieu de *aigue*, *ourtigue*, *mouri*, *madu*, *pech*, *marchan* j'écris *aïgá*, *urtiga*, *muri*, *madü*, *pex*, *marxan*. Au lieu de *bite*, *labá*, j'écris *vita*, *lavá*. Le *v* et le *b* se confondent dans la prononciation, comme en espagnol. Une fois cette remarque faite, il n'y a plus d'inconvénient à conserver pour les mots de ce genre l'orthographe étymologique.

que crita hèra, qu'esbarja tuta
eras hennas.

qu'as pres era catièra de ta
mai.

no perdeba pas üa bucata.
que'l trubarás at ras d'eras
herratás.

que l'as laxata a'ra cuzina at
lun d'era lampa.

que las è aüditás.

jamés no t'avusse cunegüta!

nu sabets pas acuá-ü

nu's pot pas plecá prumú qu'i a
ü brunc.

era urtiga burda nu saca pas e
que hè murí et bestiá qui'n
mandja.

Pol que p'i va sequí.

nu'n i a pas avüt d'aücán ta neürí
eras apelhas.

qu'a saüdat enta r'aüde custat
d'er aüga.

qu'i a quinz'ans que l'avém crum-
bata.

ta't surrumbí, pá e ví.

n'a pas briga de barba en
mendú.

avisat pe qu'endeni arruet.

a'ra vets, n'as pas endenüt candá
et hasá.

que crida hèra, qu'espaürex tuta
las hemblas.

qu'as pres la caxeta de la tu
mai.

ne perdè pas nada bucada.
qu'u truberás au ras de las
herratás.

que l'as lexada a la cuzina aü
ras de la lampa.

que las èi entenüdas.

jamé ne t'avussi cunexüda!

ne sabet pas agüzá-ü.

ne's pot pas plegá permú qu'i a
ü b. unc.

l'urtiga saüvadje ne xaca pas e
que hé murí lu bestiá qui'n
minjan.¹

Pol, que p'i va seguí.

ne ñ'a pas avüt d'aügán ta neürí
las abelhas.

qu'a saütat enta l'aüte custat de
l'aüga.

qu'i a quinz'ans que l'avén crum-
pada.

ta'ü surrumpí, pã e vï.

n'a pas briga de barba aü
menfü.¹

avisat pe qu'enteni brüt.

a la vets, n'as pas entenüt cantá
lu hasã.

¹ J'indique par *f* un son intermédiaire entre le *j* et le *y* du français. C'est une sonore à côté de laquelle, il y a la sourde correspondante, que l'on entend par exemple dans *cutetf*, *escapütff*. La sourde est par conséquent intermédiaire entre le *ch* du français et le *ch* de l'allemand *ich*.

² *ã, ü, ë, ï, ü*, sont des voyelles nasales, qui ont une tendance à se faire suivre d'un *n* guttural équivalent au *ng* germanique: *an, en, in*.

buca barrata, musça nu i endra.
ta vendá que's gahaban d'ü lin-
çoü ie que hazeban saüdá't
pup det rumén.

qu'erān assegütaş en. a candèra
det cami.

nu s'e pas engora secata era
hundá.

qu'us tindarán dap aïgā qui an.
que caü neteyá-us e ündá üş
dap grèx.

que s'e lhevāt a'ra pündā det
diā.

qu'a novanta cüate ans e engora
qued'é pla hardita.

adixat, dungaş, además!

Lourdios.

eras apelhas que s'i ven gahá
que'ns aïarán hèra.

a'ra vets qu'era haṭa li passá
ra guinhaveta pet cò ie per
era curata.

enta'ras crematüraş caüque còp
que s'en serviban.

qued'é itā cercá tecaş.

qu'i sun vitaş tut an.

qu'ets d'abor maridatèra.

que s'erā hunita d'ü malh en-a.

qu'exercibā eras sècaş dap et
bastú.

que's pot que'ü dican.

pe's hias que's vedeban eras bü-
cataş tenütaş.

aquera mäisüeta xina süs era
aütü.

buca barrada, musça n'i entraş pas.
ta ventá que's gahaban d'ü lin-
çoü e que hezèn saüta lu pup
du rumen.

qu'erān assegüdaş aü cantè du
camí.

ne s'eü pas encüèra secadaş la
hun.

qu'us tinterán dap aïgā qui an.
que caü neteyá-us e üntá-üş
dap grèx.

que s'eü lhevāt a la püntā du
diā.

qu'a navanta cüat'ans e encüèra
qu'eü plā hardida.

adixat, dunc, adumã !

Sauveterre. °

las abelhas que s'i vieren gahá.
que's aïderán hèra.

a la vets que la haṭa li passá
lu cutetj per lu cò e per la
curada.

enta las brüllüraş caüque còp
que s'en serviban.

qu'eü anadaş cercá tecüş.

qu'i sun vienüdaş tut an.

qu'ets d'abor maridadèra.

que s'erā ahunida d'üā penā en-la.

qu'escapütjabaş las sègaş dap lu
bastü.

que's pot qu'at dizin.

p'üş prats que's vedèn las bü-
gadaş tenüdaş.

aquera mäisüeta tjina süs la
aütü.

que s'ad a trembá en grèx.
 nu'n crumban pas.
 que voù está jümbata.
 era car, quedé d'abor currumbüta.
 qu'us plandats trop espes.
 que s'endenen es metaüs e'ras
 esquiras.
 ta que'm türmendas?
 nu l'as pas sendit?
 e qui m'i endretirá a Paris?
 qu'an blanguicerias enta blanguí
 era harda.

Lescun.

qu'estrenhacaban e qu'escupaban
 a diables !
 nu's barraba pas, tuta 'ra nüet
 qu'erg üpèrt.
 que's sun crudzatas pet camí.
 en vos drin de calata?
 que vam arrubí eras herratas e
 et cusset tabé.
 que sun hardidas eras hennas
 per ací, n'an pas met ad arré.
 qu'i vats cupá era vadüta.
 es averás nu sun pas matüs.
 nu'm puets pas plecá.
 que hé hasti de vede acetx
 braqué !
 acera muntanha aüda dap nëü.
 que l'a pergüta det xarrambí.
 que trumba! que trumba!
 e qu'i sum plandats aci?
 n'e pas cremat, nu! qu'e des-
 tintat.
 endre cusís, ataü qu'é !

qu'at caü trempá en grex.
 ne'n crumpan pas.
 que voù está jümpada.
 la car qu'eí d'abor currumpüda.
 qu'us plantat trop espés.
 que s'entenen lus esquirüs e las
 esquiras.
 ta que'm türmentas?
 ne l'as pas sentit?
 e qui m'i entertienará a Paris?
 qu'an blanquicerias enta blanquí
 la pelha.

Sauveterre.

que tiraban las telas d'aranhat
 e qu'escubaban a diables!
 ne's barraba pas, tuta la nüeit
 qu'era übèr.
 que's sun crudzadas pu camí.
 en vos drin de calhat ?
 que van rubí las herradas e lu
 pintü tabé.
 que sun hardidas eras hembra
 per aciü, n'an pas pou ad arré
 que vat cupa-ü la vadüda.
 lus aürãs ne sun pas madüs.
 ne'm pux pas plegá.
 que hè hasti de vede aquetj
 bragué !
 aquera muntanha haüta dap nëü.
 que l'a perdüda du surrumpí.
 que trumba ! que trumba!
 e qu'i em plantats aciü?
 n'eí pas cremat, nu! qu'eí des-
 tintat.
 entre cusís, ataü qu'eí.

aci qu'aperám era nèù Marià
Blanga.
enguèrò n'e pas endrat.
desempüx et mes d'apriü, n'i sui
pas endrata.

Aydius.

que'ns vam accessá en' a capana.
qu'ad a pagá dispensas ta ma-
ritá's.
qu'i a ü beroi^ü lavaté.
era batèrò qu'e finità.
ni r'ü ni r'aüdre.
la nustrò guyatò qu'a het cum
eras aüdras.
dizet i qu'endre!
que da buna^ü sendü.

Bedous.

qu'us vaü necá at Gave.
qu'e trop aüda!
un l'as crumbat? a ü marxán
que drumiba.
que l'an plandata e aprés que
l'an arrecata.
nu p'an pas mendit, nu!
qu'e diferenda!
qu'èm parentas.
aquestas munjetas que sun d'erás
blangas: en saüça^ü blanga que's
menjan.

Sercué.

b'a müitos crapazals.
mételote en a capeza.

aciü qu'aperán la nèù Marià
Blanca.
encuèrò n'eü pas entrat.
despüx lu mes d'abriü, n'i sui
pas entrada.

Sauveterre.

que's van accessá en la cabana.
que caü que pagui dispensas ta
maridá's.
qu'i a ü beroi^ü lavadé.
la batèra qu'eü finida.
ni l'ü ni l'aüte.
la nusta^ü guyatò qu'a heit cum
las aütas.
dizet lu qu'entri.
que da buna^ü sentü.

Sauveterre.

qu'us vaü negá aü Gave.
qu'eü trop haüta!
un l'as crumpat? a ü marxán
que drumiba.
que l'an plantada e aprés que
l'an arrecada.
ne p'an pas mentit, nü!
qu'eü diferenta!
qu'èm parentas.
aquestes munjüs que sun dus
blancs: en saüça^ü blanca que's
minjan.

Version castillane.

hay muchos calabazares.
métetelo en la cabeza.

ya no ne b'a de lupos? Aún
ne b'a müitos.

A qué no sapéz escribir lo que
yo sos diré.

a treballato müito i no l'an dato
de comer.

an chugato müito.

si l'es visto, sería puyato.

ya b'a chelato. ¹

queriba ir a dormir t'aquellos
serratos.

as traïto l'aixata?

a fetó colata.

as ito ta la Corriata?

se ya' focata.

ya son lar doce colatas.

tians as abarcas bañatas.

s'e rompito.

s'en a ito.

l'as udito?

¿i vusatros ez comito?

ya me l'a parexito que yara
Migalón. ²

se a desorato, no a dormito proü
i plora.

son lueñes del lugar.

ande las as meso? en una
taleca.

ande l'as ixato? astí aldo.

¿ya no hay lobos? Aún hay
muchos.

¿A qué no sabe Vd. escribir lo
que le diré Vd.?

ha trabajado mucho y no le han
dado de comer.

han jugado mucho.

si le hubiese visto, hubiera subido.

ya hay helada.

quería ir á dormir por aquellos
sierras.

¿has traído la azada?

ha hecho colada.

¿has ido á la Corriata?

se ha ahogado.

ya son las doce pasadas.

tienes las abarcas mojadas.

se ha roto.

se ha ido.

¿lo has oído?

¿y ustedes han comido?

ya me lo ha parecido que era
Migalón.

se ha (despertado) á deshora, no
ha dormido bastante y llora.

están lejos del lugar.

¿dónde las has metido? en una
talega.

¿dónde lo has dejado? ahí arriba.

¹ *b'a novedad? que b'eba? ¿Hay novedad? ¿Que había?, que bi a? ¿Qué hay?* dit-on également dans la Vallée de Vió, à Buerba. Cp. à Hecho: *Asti bi'n a uno*, Ahi, hay uno (*Annuaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes*, 1901, p. 111). Ailleurs on dirait *i* (lat. *ibi*).

² Ces diminutifs en *-ón* sont partout usités dans le Haut-Aragon. Je les ai autrefois signalés à Graus (*Ann. Ec. Haut. Et.*, 1908, p. 111 note 13). Ils existent aussi dans la région de Jaca: *Luisona*, *Mariona* dit-on par exemple à Santa Cruz. A noter à Sercué *Joaquiñón*, *Ramoñón* en regard de *Joaquinón*, *Ramonón*, à Graus.

m'en voi^u ta o cambo.
 soi^u tornato de ro cambo bien
 blando.¹
 se son expandatas con ixè rudio
 i s'en son itas.
 si es venito vint' años andes!
 s'a llevato ro puande.
 miandes, embustero, miandes!
 a tornato de ro monde.
 úndalo con graxa.
 que m'e revendato farto de tre-
 ballar.
 despues que l'an fetò s'en an
 rependito.
 soi'n rependíz?
 as sendito lo que t'e ito?
 no te durará branga.
 l'a tocato la millor suarde.²

me voy al campo.
 he vuelto del campo bien mo-
 jado.
 se han espantado con ese ruído
 y se han ido.
 ¡si hubiese venido veinte años
 antes!
 se ha llevado el puente.
 ¡mientes, embustero, mientes!
 ha vuelto del monte.
 úntalo con graxa.
 que me he reventado, harto de
 trabajar.
 despues que lo han hecho, se
 han arrepéntido.
 ¿se arrepienten Ustedes?
 ¿has sentido lo que te he dicho?
 no te durará nada.
 le ha tocado la mejor suerte (de
 tierra).

¹ *O cambo, de ro monde.* C'est à dessein que je ne corrige rien dans ces phrases où nous avons un mélange de deux formes de l'article. Dans le Haut-Aragon, il y a quatre formes en concurrence: 1. *el (els)*; 2. *o (os)*; 3. *lo (los)*; 4. *el (los)*. La dernière est la forme castillane; la première, la forme catalane. Celle-ci est encore très vivante dans les trois vallées de Benasque, de Plan et de Bielsa et s'étendait autrefois beaucoup plus loin car on en relève quelques exemples à Sercué: *es mocés* (los mocetes); *es ratons* (los ratones), *es pastós* (los pastores); *es güellos* (los ojos). Quand aux deux autres formes, on les rencontre ailleurs un peu partout où le castillan n'a pas définitivement remplacé l'aragonais. A côté d'un village où l'on dit *o macho, o burro*, on en trouvera un autre, dans la même région, où l'on dira *lo macho, lo burro*. Souvent aussi les deux formes coexistent dans le même village. C'est ce qui a lieu à Sercué: *o filo* (el hilo); *a tiada* (la tea), et à côté *la capeza* (la cabeza), *la siarra* (la sierra). Entre deux voyelles *l* passe à *r*, particularité qui se retrouve aussi dans la vallée de Vió: *chira ras güellas* (da vuelta á las ojeas); *ves-te ta ras crapas* (vête á guardar las cabras). Il serait bien tentant de rapprocher cette forme de l'article de celle qui est usitée dans la Montagne béarnaise: *eras wellas, eras crapas*; mais il faut, je crois, résister à la tentation. Nous ne rapprocherons pas davantage *o macho, o burro* de l'article portugais. Dans des phrases telles que: *soi tornato de ro cambo*; *marcha ta ro monde*; *s'a llevato ro puande*; *ro* est mis pour *lo*, comme dans les formes du féminin pluriel.

² On cite la *Suarde de San Pietro* et la *Suarde de San Dinés*, champs dont les produits étaient sans doute affectés au culte des deux saints.

III.

Revenons maintenant à notre carte et à son commentaire et montrons d'abord que les deux particularités phonétiques qui nous occupent avaient autrefois une extension bien plus considérable que celle que nous leur avons reconnue. En Béarn et en Bigorre, on dit presque partout *vita*, *betet*, *cundá*, même dans les contrées où l'on s'attendrait à *vida*, *bedet*, *cuntá*. Jean Passy qui a été le premier à établir quel avait été le traitement béarnais de *p*, *t*, *k* placés entre voyelles ou venant après une liquide, s'étonnait que dans les Vallées d'Argelès, à Pau, à Orthez, en Chalosse, le latin LINGUA ait pu aboutir à *lençá*.¹ Il faut ajouter qu'à côte de *lençá* on dit également *crampá* (esp. *cambrá*) et *cau^hè* (esp. *caldero*). Les formes béarnaises devraient être *cau^hdè*, *crambá* et *lengá* et ce sont bien celles-là que l'on trouve dans toute la zone rayée de barres horizontales. La sonore dans ces mots est primitive et n'est pas due à l'influence de la liquide qui précède. Aussi, pouvons-nous en conclure que dans les régions où la sonore a été remplacée par une sourde, on disait certainement autrefois, non seulement *cau^hdè*, *crambá* et *lengá*, mais encore *a^hide*, *crumbá* et *plandá*. Il était sans doute arrivé un temps où, sous l'influence de parlars voisins que l'on s'efforçait d'imiter, *a^hide*, *crumbá* et *plandá* avaient cédé la place à *a^hte*, *crumpá* et *plantá*. Puisque, pour parler avec correction, il fallait dire *a^hte* au lieu de *a^hide*, *crumpá* au lieu de *crumbá*, *plantá* au lieu de *plandá*, on pensa aussi, mais à tort, qu'au lieu de *cau^hdè*, *crambá*, *umbrá*, *lengá* il fallait mettre *cau^htè*, *crampá*, *umprá* et *lençá*. Ces formes anormales, refaites sur un modèle qu'il ne convenait pas de prendre pour elles, sont des plus fréquentes dans tous les parlars soumis à une forte influence étrangère et on leur a donné en Allemagne le nom de *umgekehrte Sprechweisen*.

Il semble donc qu'on ait en *a^hide*, *crumbá*, *plandá* dans toute la vallée du Gave de Pau et au delà. On y avait aussi, très vraisemblablement, conservé *p*, *t*, *k* intervocaliques. A Sauveterre (et ailleurs),

¹ „Lingua a dans le Nord-ouest du territoire que j'étudie, et en Labedan, subi une dévocalisation du *g* que je ne m'explique pas bien: on y dit *lenka*, *lenko*, etc.“ *Origine des Ossalois*, § 140.

on trouve *mataxa* pour le latin *MATAXA* et M. l'abbé Beaurredon dans sa *Phonétique du gascon landais*, relève que dans le petit pays de Gosse, situé sur la rive droite de l'Adour, au delà de son confluent avec le Gave de Pau, on dit encore actuellement *arrota* et *vexica*, au lieu de *arroda*, *vexiga*.¹

En Espagne, il n'est pas probable que *aldo*, *cambo*, *blango*, *suarde* aient été autrefois limités à la vallée reculée où nous les avons signalés. Cependant, il n'est resté ailleurs que bien peu de traces de la vocalisation des consonnes sourdes appuyées à une liquide. Je relève *palenga* à Plan et *palanga* dans toute la région de Jaca, au lieu de l'espagnol *palanca*. M. Gil Bergés me signale l'existence à Jasa du *Puerto Espelungueta* et nous lisons *rangura*, au lieu de *rancura*, dans un document de l'année 1070, récemment publié par M. Ed. Ibarra.² Le latin *URTICA* est représenté par des formes avec un *d* sur un territoire très étendu allant de Jaca aux frontières de l'Andorre et comprenant par conséquent toute la partie montagneuse du bassin du Cinca. Rappelons à ce propos que *Cinga* était le nom ancien du *Cinca* et que pour désigner la ville de Lérida, on trouvait *Īlerte*, à côté de *Īlerde* (*Ilerda*).³

Il ne serait donc pas impossible que l'aire aux barres horizontales eût anciennement recouvert une très vaste région. En tout cas, il n'est pas douteux que l'aire aux barres verticales, aujourd'hui encore très étendue, ne l'ait été beaucoup plus autrefois. Dans tout l'espace compris entre les frontières de la Navarre et l'aire en question; plus au sud encore, en dehors des limites de notre Carte, à Biel, à Agüero, à Ayerbe et Loarre, à Nocito situé au cœur de la Sierra de Guara, j'ai partout rencontré des exemples isolés, ici *artica* (esp. *artiga*), là *espatiella* (esp. *espadilla*), ailleurs *napo* (esp. *nabo*) dans lesquels *p*, *t*, *k*

¹ „*Arrode* même n'existe point partout: le Gossois dit *arrote*, parce que *t* suit la tonique“ (*Phon.*, Dax 1898, p. 53). En faisant cette remarque, l'auteur songe évidemment à l'italien où *p*, *t*, *k* intervocaliques sont en général conservés après l'accent. Ils subsistent en béarnais avant ou après l'accent et il va sans dire qu'à cause de la distance qui sépare le Béarn de l'Italie, les deux faits ne peuvent guère s'expliquer l'un par l'autre.

² „*Sine ulla vote vel rangura de nullo nostro parente.*“ *Colección de Documentos para el estudio de la historia de Aragón*. Tome IX, p. 83, Saragone 1913.

³E. Philipon, *ouv. cit.* p. 135.

intervocaliques ont été conservés. Et il y a deux mots, *caxico* et *paco* qui ont presque partout gardé leur forme primitive car le castillan qui ne les connaît guère ne pouvait avoir sur eux beaucoup d'influence. ¹

Dans les Pyrénées d'Aragon, depuis la haute Vallée de l'Essera jusqu'au Pays basque, le traitement de *p*, *t*, *k* intervocaliques était donc le même que dans les Vallées béarnaises d'Aspe et de Barétous, mais il nous reste à établir qu'en basque, ces consonnes ont sensiblement été traitées de la même façon. Dans sa *Phonétique comparative des dialectes basques*, M. C. Uhlenbeck observe qu'après *m*, *p* devient *b* dans guip. *embor*, ivrogne, comparé au bise. *ampor*; qu'après *r*, *t* passe à *d*, dans le lab. *aurdik(i)* en regard de *aurthiki*, jeter, et

¹On dit *caixico* à Bielsa (*caixigo* à Plan et à Benasque). Ailleurs *caxico* est la forme la plus fréquente, on trouve *caxigo* surtout dans le voisinage de la Catalogne et dans la région de Barbastro. Le mot *paco* représente le latin *opacus*. C'est le contraire de *solano* et il désigne le côté exposé au nord. Dans un document rédigé à Biel en 1073, un champ est ainsi délimité: „ . . . quomodo tallat illo sarrato opaco et solano quomodo illa aqua vertit de totas partes usque ad Arvam“ (*Doc. hist. Arag.* IX, p. 96). Au nord, le champ coupe la montagne (*serrato* ou *sarrato* sont encore usités dans ce sens); au midi, il suit la ligne de partage des eaux. C'est peut-être la signification que l'on peut donner à cette phrase que M. Ibarra trouve un peu obscure. *Paco* entre dans la composition d'un grand nombre de lieux-dits : *o Paco de Afrán* (Atarés), *lo Paco de Sancharrám* (Jasa), *o Paco Ezpetá* (Ansó), *o Paco da Rabosa* (Fago). Le mot semble avoir existé dans la vallée d'Aspe. On cite à Urdos le *Bos det Pac*, qui est bien exposé au nord. Lespy ne donne que *übac*, qui serait usité vers Barèges. A Plan et à Benasque on dit *ubago*, quelquefois *ubaga*. Compar. cat. *obach* (*aubach*) et *obaga*.

Napo est usité à Loarre, à Ayerbe et dans la région de Jaca. Les gens d'Embun, où il y a de belles cultures maraîchères, sont désignés sous le nom de *Napos de Embún*. A Aragüés l'espasiella est le brisoir pour le lin; *betiello* est courant à Hecho, *almutes* à Biel, *paretes* à Agüero, *cleta* un peu partout. Je relève *artica* et *murciacalo* ou *morciacalo* (esp. *murciélago*) à Yebra, Nocito Loarre et Ayerbe; *melico* (esp. *ombliigo*) à Loarre, à Agüero, à Sos, à Santa Cruz et à Atarés. Ce sont là des exemples notés au hasard, alors que je ne me doutais pas de l'importance de leur témoignage. On pourrait sans doute en augmenter la liste. Citons encore *cicala* pour *cigala*, *laco* pour *lago*, *taleca* pour *talega*, *cocote* pour *cogote*. M. Gil Bergés me donnait récemment pour Jasa l'exemple précieux de *urdica*. A lui seul, il suffirait à prouver combien les deux aires étudiées ont perdu de terrain. Au petit village de Tor, par où l'on pénètre dans l'Andorre en venant de la *Vall Farrera*, je relève dans mes notes la forme *urdiga*. Cependant, c'est un type **ex-urtica* qui a prévalu dans presque tout le Haut-Aragon: *eïxordiga* à Santorenc, dans une petite vallée tributaire de la Noguera Ribagorzana, *ixordiga* à Plan et à Benasque, *xordica* (*chordica*) au sud de Broto, à Sarvisé; *ixordica* à Biescas, *xordiga* à Nocito, Agüero et dans la région de Jaca, par exemple à Santa Cruz et à Embun.

k passe à *g* dans guip. *orgatil*, cheville du pied, comparé au bisc. *orkatil*, dans lé bas-nav. *yargi*, siège, comparé au guip. *jarki*. Ce ne sont là, il est vrai, que des exemples sporadiques. Après *n* et après *l*, *k* est très souvent passé à *g*: *ongi* de **onki*, (*h*)*emengo* de **hemenko*, *nongo* de *nonko*, *Uzurbilgo* de *Uzurbilko*, (*h*)*ilgo* de *hilko*, mais il y a des exceptions. Seul, le passage de *t* à *d*, après les mêmes consonnes se produit à peu près régulièrement: *kendu*, *heldu*, au lieu de *kentu*, *heltu*. Et encore, le souletin s'est-il presque entièrement soustrait à cette loi phonétique à laquelle sont restés fidèles tous les autres dialectes de l'euskara.¹ Des mots étrangers comme *golde* CULTER, *dembora* TEMPORA, *borondate* VOLUNTATEM, bas-nav. *frango* (esp. *franco*), sont donc conformes, de tout point, à la phonétique basque.²

Entre voyelles, on constate assez fréquemment un échange entre les sourdes et les sonores: lab. *ipidia* : *ibiria*, gué; guip. *dakidan* et *egotan*, flexion verbale de la I^{re} personne; bas-nav. *ikan.* : lab. *igan*, monter; basq. *ekarri* et basq. fr. *egari*,³ mais ce sont là des cas tout à fait exceptionnels, pour lesquels les linguistes cherchent une explication. M. Van Eys avait posé en principe qu'après voyelle, *b*, *d*, *g* étaient remplacés par les sourdes correspondantes. D'où venez-vous? *Nondik zatoz?* De Tolède: *Toledotik*.⁴ C'est probablement à cette tendance que sont dues des formes comme Liç. *amorecatie* (Marc. X, 29), pour *amoregatiek*; guip. *sendakai* : *sendagai*, médicament; guip. *moldekaitz* : guip. bas-nav. *moldegaitz* maladroit (de *molde* et *gaitz*). Aussi, ne nous étonnerons-nous pas que les mots latins *PICEM* et *PACEM*, qui sont passés en basque avant l'assibilation du *c*, soient encore prononcés *pike* et *pake*, comme au temps de la conquête de l'Espagne par les

¹Le travail de M. C. Uhlenbeck avait d'abord paru en 1903 sous le titre de: *Beiträge zu einer vergleichenden lautlehre der baskischen dialekte*. Il a été traduit en français dans cette Revue (Tom. III, 1909, pp. 465-503 et Tom. IV, 1910, p. 65-120) par M. Georges Lacombe. C'est d'après la traduction que je fais mes citations: Cp. § 14 g, § 16 b, § 18 b.

²Comparez encore lab. bas-nav. *mendekoste* (esp. *pentecostes*); bas-nav. *condu* (esp. nav. *conto*); basq. fr. *landatu* (béarn. *plandá*); basq. fr. *senditu* (béarn. *sendi*); *gende*, *iende* (esp. *gente*).

³Cp. Uhlenbeck, *ib.* et pour *egari*: Linschmann-Schuchardt, *I Leizarraga's baskische Bücher von 1571*. Strasbourg 1900. Introduction XXXVII.

⁴Van Eys, *Grammaire comparée des dialectes basques*, Paris 1879, p. 21 et p. 66.

Romains. Le basque n'a pas manqué de faire subir aux mots empruntés par lui au latin ou au roman les changements exigés par sa propre phonétique; de PILUM, il a fait *bilo* (cp. basq. fr. *bake*, guip. *pake*); de l'esp. *torre*, il a fait *dorre*, de CASTELLUM il a fait *gaztelu*; de l'esp. *corte* il a fait *gorte*. Si donc, nous trouvons aujourd'hui *aphezcupu* EPISCOPUS; *aphirila* ou *apirilla* APRILIS; lab. bas-nav. *gathea*, soul. *khatia* CATENA; *errota* moulin ROTA; *kereta* claie *CLETA; *akuilla* aiguillon (asp. *aculha*); *soka* corde (esp. *soga*, asp. *suca*), *bokata* lessive (asp. *bucata*), si dans les mots de ce genre, les sourdes intervocaliques ont été conservées, c'est que l'euskara n'était nullement prédisposé à les adoucir. ¹

Pendant, à côté des mots basques où *p*, *t*, *k* intervocaliques latins ont été conservés, il en existe un petit nombre où l'on trouve *b*, *d*, *g*: *pobrea*, *moneda*, *khadira*, *segatzea*, *plegatzea*, *seghitzea*. Ce sont évidemment des emprunts faits à une époque postérieure. Il en est de même en territoire roman. Dans la vallée de Barétous, par exemple, on relève *agülha* à côté de *acuçá*, *lugá* louer, à côté de *alucá* arranger, *sèga* scie, à côté de *sèca* ronce, *arroda* à côté de *arrotetx* roue de moulin; *didaü* en regard de *ditau* à Ardios, *maridá* en regard de *maritá* en Aspe, *ventana* coup de vent, à côté de *vendá*. Toutes les formes avec *b*, *d*, *g* sont empruntées aux parlers de la Plaine. On ne dit plus que *ceba* CEPA, *pebe* PIPER, *präube* PAUPER, *madex* *METIPSE, *escüdelá* SCUTELLA, *cibada* *CIBATA, *higa* *FICA, *jugá* *IOCARE, *letüga* LACTUCA, *pèga* cp. PICEM, *saliga* cp. SALICEM, *seguti* *SUCCUTIRE, *segü* SECURUS. ² Une loi phonétique qui admet tant d'exceptions est certainement condamnée à disparaître.

En Espagne son domaine diminue constamment. A Biescas et

¹ Il est à noter que dans les inscriptions ibériques ou dans les légendes des monnaies, les noms des villes ayant *b* ou *g* dans les transcriptions latines sont au contraire écrits avec *p* ou *q*: *Lopesa*, en regard de *Lobesa* (Philippon, *ouv. cit.* p. 183); *Calaquri*, en regard de *Calaguris* ou *Calagurris* (ib. p. 15, p. 184, p. 187). Comparez encore les noms de peuples tels que *Indicetes* ou *Indigetes*, *Seqoprices* ou *Segobriges*. A l'initiale, on trouve l'alternance entre la sourde et la sonore dans des mots dont l'origine ibérienne paraît assurée: *pala* et *bala*, grosse pépite d'or; *palux* et *balux*, sable d'or (cp. Philippon, pp. 190 et 191).

² En basque les formes normales sont conservées pour quelques-uns de ces mots: *thipula* ou *tipila* (esp. *cebolla*), pour l'alternance *z* : *th* voir Uhlenbeck § 16 e ; *bipher*, *pikoa*, *yokatsea*.

à Broto, elle ne sera bientôt plus qu'un souvenir. A Boltaña, elle a déjà à peu près disparu et cependant plus au sud, au confluent du Cinca et du Rio Ara, à Ainsa, la capitale ancienne du Sobrarbe, on connaît encore des lieux-dits comme *El Vetato*, *Sarratillo*, *Camparretuno* ce dernier rappelant le nom béarnais de *Lanarretuna* ROTUNDA. A Plan, j'ai encore pu noter *escopallo*, *napo*, *crapaza* (esp. *calabaza*), mais on dit généralement *puyaü*, *cullü*, au lieu de *puyato*, *cullito*. En Aspe au contraire, et en Baretous, les terminaisons du participe passé féminin ont toujours une grande vitalité. On y dira *coïfata*_o coiffée (cp. *coha*_o la coiffe), *welata*_o voilée, bien que ces deux mots n'aient été sans doute introduits qu'assez tard dans la langue.

Après les liquides, tous les mots sont loin actuellement de faire passer *p*, *t*, *k* aux sonores correspondantes. Très souvent les sourdes ont été restituées, à l'imitation des parlers de la Plaine. A Sercué et à Fanlo, des mots comme *andes*, *candal*, *monde*, *fuande*, *puande*, *guande*, *undar*, *avendar*, *revendar*, *plandar*, *espandar*, *sendir*, *mendir*, *rependir* ne sont plus guère employés que par les gens âgés. Je les ai recueillis presque tous, à Sercué, de la bouche de l'aïeul de la *Casa Marcial*, D. Joaquin Garcés qui, lors de mon passage en 1905, était âgé de 69 ans; son fils, sa belle-fille et ses petits enfants répugnaient visiblement à s'en servir. Lui-même disait *brincar* à côté de *branga*, *bango*, *barrango*; *tiampo* à côté de *cambo*, *cambana*; et *puarta*, *muarte* à côté de *suarde*. Ce dernier mot semble être actuellement le seul exemple roman montrant la possibilité du passage de *t* à *d* après Y. On se rappelle qu'il y en a quelques-uns en basque dans les mots indigènes, mais on n'en trouve pas, je crois, dans les emprunts faits au roman par le basque. Il n'en existe pas davantage en béarnais, et ici, la sonore ne subsiste plus partout après les autres liquides. Si le lecteur peut se reporter à la Carte 4 publiée dans *l'Origine des Ossalois*, il verra qu'à l'époque de l'enquête faite par Jean Passy en 1891, on disait *aüte* à Monein, à Cuqeron, à Orin, à côté de *crumbá*, *plandá*. Il en était de même à Ger et à Livron. A Arros, au contraire, aux environs d'Oloron et au Haut de Bos d'Arros, entre Nay et Rebenacq, on disait *crumpá* et planté mais *aüde* était maintenu. Autour de Tarbes, de Pau et d'Oloron, l'aire aux barres horizontales disparaît et s'effrite peu à peu. Ce n'est pas sans résistance que le

béarnais de la Montagne se laisse absorber par celui de la Plaine; malheureusement, la victoire définitive des parlers de la Plaine, en France et en Espagne, n'est dès maintenant, que trop assurée.

IV.

Il nous faut maintenant jeter sur notre Carte un dernier coup d'œil et bien nous rendre compte de la situation des aires que nous y avons tracées. En Soule (dont le territoire est distingué de celui des autres provinces basques), malgré *pündə*, *cundá*, *plandá*, *frangə*, usités en Aspe et en Baretous, on dit *phuntu*, *khuntu*, *lanthatü*, *jente*, *boronthate*, *phentekoste*, *franko* en regard de *phundu*, *khundutsea* (Dech: *condu*), *landatu*, *jende*, *borondate*, *mendekoste*, *frango* qui sont les formes du Laboura et de la Basse-Navarre. Sur le versant français, pas plus d'ailleurs que sur le versant espagnol, le basque ne semble donc plus avoir de rapports linguistiques avec les dialectes romans que l'on parle dans les montagnes situées à l'est, au delà de ses frontières. Il s'est creusé là, à l'époque de la romanisation, un fossé qui ne devait plus jamais être comblé. D'autre part, M. Uhlenbeck croit avec raison que dans les mots cités plus haut, le souletin a remplacé la sonore primitive par la sourde,¹ et l'on est à peu près obligé d'admettre que ce changement s'est fait sous l'influence des parlers de la Plaine béarnaise. Si l'on observe que le souletin a parfois remplacé par *ü* le son ancien de *l'u* et que dans quelques-unes des variétés du basque espagnol, on donne au *j* le son de la *jota*, son que nous savons pertinemment être en Espagne d'origine récente, on est amené à penser que le roman, parlé au sud et au nord du domaine basque, n'a pas laissé d'avoir sur la phonétique euskarienne une réelle influence et, peut-être, pourrait-on expliquer de cette façon les nombreuses exceptions que comportent actuellement les deux lois dont nous nous sommes occupés et qui devaient être autrefois d'une rigueur absolue.

Mais laissons de côté le Pays basque pour lequel les renseignements précis font encore défaut et montrons que le traitement de

¹) Uhlenbeck § 16 b. Il y a d'ailleurs quelques mots où la sonore a été conservée: *elgar* (basq. *elkar*), *golde culter*, *dembora tempora*, *senditu sentire*.

p, *t*, *k* intervocaliques ou appuyés à une liquide, qui était autrefois le même sur les deux versants des Pyrénées, varie aujourd'hui des deux côtés de la frontière politique entre la France et l'Espagne. La région de Jaca a toujours eu avec le Béarn des relations faciles: Oloron est relié à Jaca par la route du Somport qui a été, de tout temps, un passage des plus fréquentés et, de Lescun, il y a un passage allant à Ansó, un autre aboutissant à Hecho. Néanmoins, taudis qu'en Aspe on dit encore *crapa* et *plandá*, sur le versant espagnol on ne trouve plus aujourd'hui que *craba* et *plantar*.¹ On ne saurait montrer plus clairement que les dialectes béarnais ont rompu les liens qui les unissaient autrefois à ceux de l'Aragon et que les dialectes montagnards n'étant plus en état de se prêter un mutuel appui, ils se trouvent livrés, à peu près sans défense, aux entreprises des parlers de la Plaine, dont ils subissent l'invasion.

La vallée d'Ossau communique avec celle de Tena par une route carrossable qui va de Laruns à Sallent et à Biescas. Ossau a perdu *crapa* qui subsiste à Sallent; et ici, on ne dit plus *plandá* qui est conservé sur le versant français. Nous n'entrevoions pas les raisons qui ont protégé plus particulièrement *crapa* en Espagne et *plandá* en France, mais nous sommes de nouveau frappés de voir que les changements dans la langue se font, dans chaque vallée, d'une façon indépendante. Il n'est pas douteux que la vallée française ne soit soumise à l'influence du parler de la plaine de Pau et que la vallée espagnole ne prenne pour modèle le parler de la plaine de Huesca.

La route qui va de Laruns à Sallent est la dernière des Pyrénées Centrales. Entre le Lavedan ou la vallée d'Aure et le Sobrarbe, il n'y a plus que des sentiers muletiers franchissant les ports à une altitude considérable. Les relations n'en ont pas moins été fréquentes entre les deux versants et les traités de lies et de passeries, souvent renouvelés entre St. Savin et Panticosa, entre Barèges et Bielsa, entre

¹ *L'r* final ne se prononce pas dans les vallées aragonaises avoisinant la Catalogue. Comme on ne le prononce pas non plus à Ansó, sur la frontière du Pays basque, il est probable qu'il a été restitué partout ailleurs. Dans les hautes vallées du Cinca et du Gállego, on surprend encore çà et là quelques exemples de son amuïssement: *escribí* à Sercué, à côté de *escribir*; *brendá* à Escuain, à côté de *trobar*. Ils sont particulièrement fréquents lorsque l'infinitif est suivi d'un pronom: *aprendé-lo*, *pagá-lá*.

la vallée d'Aure et celles de Gistain, Bielsa et Puértolas, montrent qu'ici, pas plus qu'ailleurs, les Pyrénées n'ont été, en aucun temps, une barrière entre les hommes et si, à Gavarnie, on ne dit pas, comme à Sercué, *crapa* et *plandá*, ce n'est certes pas que nous ayons jamais eu dans Cette partie des Pyrénées, une frontière linguistique nettement caractérisée. Sous l'influence du parler de Tarbes ou d'Argelès, Gavarnie a adopté *craba* et *plantá*, tandis que Sercué, plus favorisé par son isolement, a conservé les formes primitives.

On a longtemps considéré les Pyrénées Centrales comme ayant toujours formé une importante frontière linguistique. Rien n'est moins contraire à l'exacte vérité. Elles n'étaient pas davantage autrefois la frontière politique que nous connaissons aujourd'hui. Dans un beau travail sur les *traités de lies et de passeries*, publié en 1910, dans la *Revue historique*, M. Cavaillés a montré qu'un grand Etat fédératif avait été sur le point de se constituer, au début du XVI^e siècle, entre la France et l'Espagne. Ses limites auraient suivi le pied des montagnes, s'arrêtant au bord des plaines, où finissaient les vallées confédérées. Mais les petits états montagnards furent vite absorbés par les deux puissantes monarchies qui avaient surgi au nord et au sud des Pyrénées et qui reculèrent la frontière jusqu'aux sommets les plus élevés de la chaîne. Dès lors, la prédominance des gens de la Plaine était établie sur ceux de la Montagne et la langue de ces derniers allait être impuissante à garder son originalité. En Espagne, Barbastro, Huesca et Jaca; en France, Tarbes et Argelès, Pau et Oloron, devinrent des centres dont l'influence devait inévitablement, se faire sentir jusque dans les vallées les plus reculées. L'œuvre de destruction commencée depuis longtemps n'est pas encore achevée: elle s'accomplit toujours sous nos yeux. Le vieil édifice que de fortes secousses ont ébranlé, s'écroule lentement mais il reste debout assez de pierres pour que nous puissions reconnaître sur quels fondements elles furent posées, en un passé lointain.

Sauveterre-de-Béarn, Septembre 1913.

J. SAROÏHANDY.